



Michel Banniard

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ:
FAUX DUALISME ET VRAIES DISCONTINUITÉS
EN GAULE (V^e-X^e SIÈCLE)

I. DISCURSIF ÉCRIT OU DISCURSIF PARLÉ?

L'idée bien ancrée que la langue écrite latine oblitérait l'oralité réelle a abouti à une formulation de ce type: "au VIII^e siècle, dans le cadre d'une constellation diglossique, les idiomes de la *rustica romana lingua* n'ont pas accès aux traditions discursives de la distance communicative réservée au latin (Koch-Osterreicher 2001: 603)". Tout en retenant l'élégance de la formulation, je voudrais apporter d'importants correctifs à une telle modélisation qui ne rend pas compte à mon avis de la complexité réelle de la situation sociolinguistique telle qu'on peut la discerner même en se fiant précisément à la documentation écrite qui nous est parvenue de cette époque. D'abord, je suis de plus en plus enclin à penser que la *lingua romana rustica*, le 'latin des illettrés' désigne dans l'esprit du créateur de l'expression moins le 'roman' que le latin mérovingien (Banniard 2007). Ensuite, même si le propre de la langue écrite est précisément de requérir une technique spécifique, ce qui la rend différente de la langue orale par essence, ce caractère ne suffit pas à instituer automatiquement un clivage (au sens technique du terme) impliquant l'installation conceptuelle de deux langues distinctes (il serait plus prudent de dire 'forme écrite de la langue, forme parlée de la langue'). Sinon, par quel miracle l'apparition d'une écriture volontairement marquée comme non latine (la *scripta* romane) suturerait-elle ce clivage? De toutes façons, le propre d'une langue littéraire (même orale) est de se positionner comme un acrolecte qui, par définition, ne saurait se réduire à l'oralité la plus immédiate, donnée essentielle qui, si elle est négligée conduit à poser des questions infondées (Kramer 1998). Enfin, et c'est le point le plus important ici, la langue écrite du VIII^e siècle présente partout, y compris aux temps



MICHEL BANNIARD

mérovingiens finissant, puis carolingiens commençant, des fluctuations si importantes que précisément l'oralité protofrançaise y est bien présente sous une forme toilettée certes, mais reconnaissable. Tout dépend du type de document, du genre d'écrit considéré, et de la modélisation adoptée pour leur attribuer un statut sociolinguistique (Varvaro 1995).

2. SENS ET CONTRE-SENS SUR LES *TESTIMONIA*

Les interprétations erronées des textes ont la vie dure, quand elles correspondent à un artefact bien installé dans la tradition intellectuelle. Un exemple typique de ceci s'en trouve dans une affaire de *media* qui a agité la ville de Marseille à la fin du VI^e siècle. L'évêque de la cité, Sérénus, d'obédience tout à fait catholique et romaine, avait provoqué une grande émotion en faisant détruire des statues et effacer des peintures dans son église cathédrale sous le prétexte que les fidèles leurs rendaient un culte qui aurait été une reproduction de l'idolâtrie païenne tant réprouvée. Nous connaissons cette affaire grâce à deux lettres d'avertissement et de réorientation que lui a adressées le pape Grégoire le Grand. Voici la teneur des principaux passages de celles-ci :

Idcirco enim pictura in ecclesiis adhibetur, ut hi qui litteras nesciunt, saltem in parietibus uidendo legant, quae legere in codicibus non ualent. Tua ergo fraternitas et illas seruare et ab eorum adoratu prohibere debuit, quatenus et litterarum nescii haberent, unde scientiam historiae colligerent, et populus in picturae adoratione minime peccaret (Registrum, 9, 209 - éd. Dag Norberg).

“Les églises sont en effet pourvues de peintures afin que ceux qui ne savent pas lire, lisent au moins en voyant sur les murs ce qu'ils sont incapables de lire dans les manuscrits. Ta fraternité aurait dû par conséquent à la fois préserver celle-ci et empêcher le peuple de les adorer, de manière que ceux qui ne savent pas lire eussent de quoi assimiler l'instruction religieuse, sans que le peuple ne pêchât dans l'adoration des peintures (Juillet 599)”

Aliud est enim picturam adorare, aliud picturae historia, quid sit adorandum ad-discere. Nam quod legentibus scriptura, hoc idiotis praestat pictura cernentibus, quia in ipsa ignorantes uident, quod sequi debeant, in ipsa legunt qui litteras nesciunt, unde praecipue gentibus pro lectione pictura est... Ac subiungendum, quia, quoniam picturas imaginum, quae ad aedificationem imperiti populi factae fuerant, ut nescientes litterarum, ipsam historiam intendentes, quid dictum sit, discernere, transisse in adorationem uideras, idcirco commotus es, ut eas imagines frangi praeciperes... (Registrum, 11, 10; Norberg 1982).

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

“C’est une chose en effet d’adorer les peintures, une autre d’apprendre, par l’histoire qu’elles figurent, ce qu’il faut adorer. Car ce que l’écriture fournit aux lecteurs, la peinture l’offre aux spectateurs sans instruction, parce que les ignorants y voient la route qu’ils doivent suivre, que ceux qui ne savent pas lire y lisent: d’où il s’ensuit que la peinture tient surtout lieu de lecture pour les masses... Il faut y ajouter que tu as été bouleversé de constater que des peintures figuratives, qui avaient été exécutées pour édifier le peuple sans instruction, de manière à ce que ceux qui ne savent pas lire apprennent, en ayant sous les yeux le récit même, ce qui était dit, étaient devenues objet d’adoration (Octobre 600)”.

Ce *testimonium* important a été interprété il y a près d’un demi-siècle par un historien réputé comme la preuve que les illettrés de Marseille ne comprenaient plus le latin (Grundmann 1958). J’ai déjà assez longuement réfuté cette interprétation dans diverses publications (Banniard 1992: 108-112). Et je n’y reviens que parce qu’elle continue une vie assez prospère jusque dans des travaux récents, notamment chez certains spécialistes de l’art médiéval (Langeli Bartoli 2005; Frugoni 2005). Pour eux, conformément à une *doxa* établie chez une partie des spécialistes, la masse illettrée n’étant plus latino-phonie est incapable de comprendre les lectures à haute voix qui lui sont adressées. Les indications en sens contraires sont évacuées d’un revers de main: “nous avons la mention de lectures publiques à l’intention des personnes sans instruction, mais de tels témoignages semblent appartenir plus à un catalogue de bonnes intentions qu’à une pratique courante (Frugoni 2005: n. 34)”. De même, il y a plus de soixante-dix ans, une étude célèbre (Lot 1931) déniait aux auditeurs d’Afrique du Nord la capacité de comprendre les sermons que leur adressait Augustin, contre toute l’évidence de la documentation, parce que cette donnée contredisait sa thèse sur la ‘décomposition’ du savoir langagier latin collectif dès le III^e siècle (et encore!) (Banniard 1995 e 1998b; Dolbeau 1996). Cette doctrine reparait régulièrement de façon aléatoire, même dans des études par ailleurs pertinentes: “pourtant, la masse des locuteurs, qui est celui qui donne la vie, fait et défait la langue, n’était pas consciente des changements et ne pouvait ni lire ni comprendre la *Vulgata* (Hernandez Alonso 2003: 141)”.

Or, ni la lettre des lignes dictées par le Pape, ni les divers sens qu’on peut en déduire n’autorisent ce commentaire. Il s’agit réellement d’offrir aux fidèles une compensation lorsqu’ils ne savent pas lire. Ce qui est en jeu, ce n’est pas la réceptibilité par le truchement d’une lecture à haute voix du texte écrit en latin, mais le contact di-

MICHEL BANNIARD

rect avec le texte sacré: les yeux des fidèles peuvent toucher de leurs yeux ces représentations figurées concrètes que leur analphabétisme leur interdit de toucher sous la forme à la fois matérielle et abstraite des caractères manuscrits. Or, à une époque où le culte des reliques et le contact direct avec les saints vivants ou morts, est tant recherché, un tel désir n'est pas surprenant. Pourquoi alors des interprétations fausses (des 'faux négatifs') ont-elles ainsi la vie dure? L'explication relève de l'histoire des mentalités des historiens tant de la culture que de la langue. C'est l'héritage d'une série de préjugés fondés sur une vision catastrophiste de la fin de l'Empire romain en Occident en liaison avec une vision paradoxalement élitiste et fixiste des compétences langagières.

Je n'insisterai pas sur le premier point. L'historiographie moderne a fait une fois pour toutes litière d'une vision apocalyptique des V^e-VI^e siècles en Occident latin (mais les manuels et les thèses de linguistique diachronique tant latine que romane peinent à suivre ce renouvellement). Sur le second, on est dans un problème d'épistémologie, autrement dit de modélisation. Celle que je vais donc rappeler ici s'inscrit dans le droit fil de la sociolinguistique diachronique romane, qui s'est installée comme discipline en Europe depuis une trentaine d'années. Je renvoie simplement au tableau synthétique ci-dessous, l'évolution de la communication latinophone sous sa forme hiérarchisée (Communication Verticale) puisqu'en effet elle sert d'étalonnage à la chronologie du changement langagier (Lüdtke 2005; Van Acker 2007; Wright 1982 e 2003).

Diachronie longue de la communication verticale (Banniard 1992; Stotz 2004: tome 1):

- I} Vitalité de la CV aux IV^e et V^e siècles
- II} Solidité de la CV au VI^e siècle
- III} Continuité et début d'instabilités de la CV au VII^e siècle
- IV} Prolongations et brouillages au VIII^e siècle
- V} Discontinuités aux IX^e-X^e siècles

3. MIGRATIONS ET MUTATIONS

Je commencerai par l'édition d'un petit paradigme qui a pour but d'explicitier le plus clairement possible les bases épistémologiques de la modélisation qui sera proposée aussitôt après plus en détail.

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

3.1. *Paradigme spécifique de la métamorphose du latin en roman*

1. En linguistique moderne, nous n'avons à notre disposition que de la parole et que de l'écrit.
2. De ce fait, comme objet d'analyse, il n'a pas de langue, il n'y a que de la parole.
3. Il n'y a pas de langue écrite, il n'y a que de la parole mise par écrit.
4. La langue est moins un système où tout se tient qu'un diasystème où tout fluctue de manière bornée (Butler 2003).
5. Le français est la forme moderne du latin ancien; c'est du latin moderne.
6. La distinction entre ces deux formes repose d'une part sur des analyses internes de typologie contrastive diachronique (transformation du diasystème ancien en diasystème moderne) et d'autre part sur des observations externes de fonctionnement de la communication (intercompréhension/ réceptibilité).
7. Le latin ancien n'a pas eu de spécificité linguistique. Il a comporté une forme parlée et une forme écrite, comme toutes les langues appartenant à ce type de culture.
8. Le français n'est pas le résultat évolutif d'une forme spéciale de latin, mais de l'ensemble du latin, ce qui revient à dire que la dynamique évolutive interne a été la cause fondamentale de la métamorphose du latin ancien en latin moderne (Banniard 1998a).
9. La métamorphose correspond au passage d'un ensemble de fluctuations bornées (diasystème initial) à un autre ensemble de fluctuations bornées (diasystème final).
10. La métamorphose du latin ancien en latin moderne s'est produite dans un flux diachronique de parole ininterrompu (il n'y a pas eu d'hiatus, de désordre ou de gouffre langagier) (Osterreicher 2006).
11. La métamorphose a associé une part de continuité dans les fluctuations bornées à une part de discontinuité, les deux ensembles ayant une origine commune, un champ de dispersion diachronique et un déplacement final des bornes (Banniard 2002b).
12. Le processus a été discontinu, avec un caractère non pas linéaire, mais exponentiel (fluctuations diachroniques avec seuils) (Stewart 1994).

4. MODÉLISATION EN TOPOLOGIES INTRIKUÉES

Pour descendre de ce cadre un peu abstrait dans le domaine de la réalité langagière, la description suivante peut être proposée.

MICHEL BANNIARD

4.1. *Topologie I*

Le latin classique constitue un diasystème. La représentation de cet état initial est évidemment complexe. En simplifiant, on peut y décrire trois ensembles en interférence fluide (la forme globale pourrait être un sphéroïde souple, les éléments constitutifs étant décrits comme des fluides à la fois indentifiables et en fluctuations constantes).

- 1) Un premier ensemble central (zone A) qui est celui des éléments de plus haute probabilité d'apparition (Ségui 2004) à la surface de la parole;
- 2) Un deuxième ensemble, lui médian, (zone B) constitué d'éléments à faible probabilité d'apparition à la surface de la parole, formés essentiellement des innovations en mémoire courte en voie d'apparition;
- 3) Un troisième ensemble, lui périphérique, (zone C) constitué d'éléments à faible probabilité d'apparition à la surface de la parole, formés essentiellement des apports en mémoire longue en voie de disparition.

La topologie précise n'est pas requise: la distribution proposée n'est pas géographique mais fonctionnelle, les zones étant en interaction réciproque permanente selon des rapports dynamiques fluctuants ("les systèmes linguistiques sont des équilibres dynamiques et non des états idéalement stabilisés", François 2004). Les différentes catégories linguistiques qui peuplent cet espace (phonologie-morphologie-syntaxe-lexique...) son modulées de façon distinctes et corrélées selon le principe des architectures en intrication parallèle non mécaniste.

Tout énoncé résulte de l'apparition à la surface de la parole de choix combinant $[A+B+C]$. La métamorphose d'un diasystème en un autre correspond à un processus de migration entre ces différentes zones. En général, les formes innovantes acceptées [zone B] tendent à migrer au coeur de la zone A, alors que les formes de vieille mémoire tendent à migrer hors de la zone C (elles quittent la sphère de la parole vive, et deviennent alors, si elles ont encore accès à l'écriture, des artefacts). Logiquement, l'entrée de formes médianes innovantes au coeur de la zone centrale, tout en les transformant en formes à probabilité d'apparition accrue, chassent les formes équivalentes vers la périphérie de vieille mémoire et diminuent fortement la probabilité d'apparition de ces dernières à la surface de la parole

(la 'réplication' transgénérationnelle aboutit à un tri adaptatif, Croft 2000). La dimension globale de la sphère correspond en fait à une mémoire: sans être rigide, elle n'est pas indéfiniment extensible, d'où l'élimination d'une partie des formes.

Le passage d'un diasystème à un autre correspond à un seuil critique de rééquilibrage de cette mémoire. Disons que lorsque la moitié des éléments de la zone centrale a été redistribuée vers la périphérie de vieille mémoire à mesure que les éléments de mémoire neuve y ont pénétré, le diasystème a changé.

Dans le passage du latin tardif au protofrançais, le changement a été faible pour la morphologie verbale, mais important pour la morphologie nominale. On s'étonnera au passage que le silence de certaines théories sur la morphologie soit justifié par le fait que "ce domaine ne se rattache pas directement aux options conceptionnelles" (Koch-Osterreicher 2001: 592). Comment alors établir une typologie contrastive fiable latin/ roman, alors qu'elle est indispensable à une chronologisation sérieuse du changement langagier? Je précise que du latin au protofrançais, j'adopte la terminologie moderne (empruntée aux générativistes) qui, partant d'un point de vue syntaxique, considère que le système des cas existe dans l'un et l'autre état de la langue (ancien et moderne), mais que la réalisation de ces cas se fait de manière différente. A l'intérieur de cette catégorie, le changement n'a pas été homogène, le sort des cas directs ayant été distinct de celui des cas obliques. Dans la première catégorie, je placerai le nominatif et l'accusatif non prépositionnel. Cette paire paradigmaticque passe directement en protofrançais (puis en AFC), le nominatif se muant en Cas Sujet, l'accusatif non prépositionnel en Cas Régime Direct également non prépositionnel. Dans la seconde se placent tous les autres cas "syntaxiques", génitif, datif et ablatif. Leur transformation se fait là aussi par migration (Banniard 2005b). L'attribution du morphème intervient selon une orientation inversée dans la ligne énonciative: suffixé en latin, il est préfixé en protofrançais. Je préfère cette terminologie qui fait l'économie de la distinction traditionnelle mais approximative entre 'synthétique' et 'analytique'. Une préposition est attribuée à la fois à un cas (ou à plusieurs) et surtout à un substantif sans pouvoir apparaître de façon autonome. La parole *avec crainte* est l'exact équivalent en miroir de *timore*; c'est un bloc; le fait de pouvoir ajouter un adjectif ne délie pas cette unité. Il y a équivalence topologique. La migration génère une remontée de droite à gauche de l'information morphosyntaxique. A y regarder de près, cette tendance très profonde en diachronie romane longue (le roumain excepté, évidemment), ne se borne pas à l'indi-

cateur syntaxique pur. Il faut y ajouter le déplacement à gauche des signaux de genre, de nombre et éventuellement de cas du substantif. En effet *ministerium* du LPT₁, disons accusatif, ne fait pas que devenir *mestier* de l'AFC, CRD. Il tend à être de plus en plus précédé de *lo*, que selon la période et le contexte on désignera comme un démonstratifs faible ou comme un article défini. Il convient d'intégrer ce morphème dans la description adoptée en topologie de surface: *lo* non seulement indexe le genre, le nombre et le cas du substantif, mais surtout, il annonce l'arrivée dans la chaîne orale d'un substantif (cette assertion est fondée en termes probabilistes) (Kabatek 2005). En somme dans cette catégorie morphologique, le contraste typologique latin / roman revient à une mutation topologique.

Si l'on prend maintenant le point de vue de la diachronie longue (du LPC au protofrançais), à considérer les cas obliques, on décrira la métamorphose dans les termes suivants. Soit pour dire 'avec crainte'. Dans la chaîne orale commune, le diasystème latin produit, à partir de l'ensemble A, la plupart du temps la forme *pavore*. Mais la zone B autorise l'apparition aléatoire d'abord de *cum pavore* en LPC, puis de *ab pavore* en LPT₁, et enfin en LPT₂ de *apud pavorem*. La hiérarchie probabiliste du LPC finit par être inversée en protofrançais (Banniard 2004). La zone A est désormais alimentée en formes issues du type prépositionnel, *al ol avec/ pour*. La zone C produit encore aléatoirement quelques formes non préfixées comme *peur* (CRIP-) ou en *con pour* jusqu'au moment où elles sortiront de la sphère langagière.

Considérons maintenant en vue satellite le processus de métamorphose. Pour mieux un avoir un champ conceptuel le plus large possible, je me servirai du terme et de la notion d'hyperlangue latine: le latin dans toutes ses réalisations, qu'elles nous soient ou non parvenues, tant dans le domaine oral (le latin parlé dans absolument toutes ses formes) que dans le domaine écrit (du latin des graffitis au latin des manuscrits littéraires). Bien entendu, la vue satellite ne permet un balayage exhaustif que des documents écrits. Mais l'hypothèse est que l'hyperlangue latine d'époque classique porte en elle une large majorité des traits qui aboutiront (par le simple procès de leur augmentation en fréquence dans la chaîne orale) à sa restructuration en latin tardif d'abord, puis à travers différents stades à la restructuration finale en protofrançais. Ces traits initiaux se présentent de trois manières différentes:

- i.* Ils sont déjà grammaticalisés en LPC, d'une manière qui autorise leur extension à d'autres domaines (ils sont déjà dans la zone A);
- ii.* Ils sont disponibles dans des fluctuations de fréquence élevée, mais sans être grammaticalisés (ils sont au cœur de la zone B);

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

iii. Ils sont disponibles dans des fluctuations de fréquence limitée (ils sont aux marges de la zone B).

Comme exemple de *i.*, je prendrai les prépositions: celles-ci sont associées quand elles sont employées exclusivement à deux cas, l'ablatif et l'accusatif (au sens 'syntaxique'). Leur extension à d'autres cas (toujours au sens 'syntaxique') et leur augmentation corrélée en fréquence conduiront à l'accès à la surface de la parole de nouvelles structures.

Comme exemple de *ii.*, je prendrai l'emploi des adjectifs démonstratifs. Non requis dans la parole, ils y surgissent en fonction des contextes énonciatifs. L'augmentation de leur fréquence conduira à leur grammaticalisation comme indexeurs préfixés de substantifs.

Comme exemple de *iii.*, je prendrai l'emploi des tournures en *babeo* + Participe Passé Passif. Séquence plutôt rare en LPC, elle migre de la zone externe de B jusqu'à entrer au coeur de A après une longue phase de transition en LPT.

On pourrait multiplier les exemples de présence de ces 'briques primordiales' dès le LPC: emploi du prétérit 'surcomposé'; du futur II au lieu du futur I; de *quod* + verbe fini au lieu de infinitif + accusatif; de l'indicatif dans les subordonnées interrogatives au lieu du subjonctif...

Bien entendu, pour être complet, le tableau en synchronie du LPC dans le cadre de cette topologie, devrait énumérer un certain nombre de traits de vieille mémoire: accusatifs de but sans préposition pour les noms de cités; cas bloqués comme *ruri*, *domi*, *humi*; formes verbales comme le supin... L'appel de ces formes répertoriées en C à la surface de la parole est en probabilité inverse de celles répertoriées en B.

Comme on le constate, toute coupe synchronique n'est qu'une fusion d'éléments eux-mêmes poussés dans une dynamique diachronique, [A+B+C]. Cette fusion ne se produit évidemment pas de manière mécanique. C'est là qu'intervient l'activité des sujets parlants, en tant qu'individus et en tant que collectivité. Dans le cas qui nous intéresse de l'hyperlangue latine, la réalisation concrète de la parole et de l'écriture passe d'abord par des filtres linguistiques dont la structuration fait l'objet de tous nos débats. C'est en effet à ce stade du raisonnement qu'intervient la question des théories dualistes qui opposent latin vulgaire / latin littéraire; oralité / scripturalité; distance / proximité; latin / roman, sous le nom assez générique quoiqu'à géométrie conceptuelle très variable de diglossie. Plutôt que d'argumenter, comme je l'ai déjà fait ailleurs avec un certain nombre de spécialistes, je préfère avancer dans cette proposition positive de modélisation.

MICHEL BANNIARD

Je suis bien d'accord sur la différence "entre les codes phoniques et graphiques qui représente une dichotomie au sens strict" (Koch - Osterreicher 2001: 585), mais sous le terme dichotomie je comprends qu'il s'agit de deux sous-ensembles d'un même ensemble. Il n'y a qu'une langue émergeant sous deux formes. L'autre affirmation requiert encore plus de nuances: "langage parlé et langage écrit correspondent aux deux extrêmes d'un *continuum* communicatif" (Koch-Osterreicher 2001: 585). Si sur le terme de *continuum*, je suis bien d'accord, c'est sur extrême que j'émet des réserves parce qu'il engage la modélisation dans la voie d'une représentation dualiste du langage qui précisément conduit aux affirmations citées en introduction sur l'impossibilité pour les idiomes romans du VIII^e siècle d'accéder à la langue écrite du moment, le latin. Il est évident comme un axiome que le rapport code écrit / code oral constitue effectivement une opposition nette. Mais rien n'interdit à la langue écrite d'offrir une représentation fidèle de la langue parlée, la seule séparation ineffaçable concernant le rapport graphie / phonie (Velazquez 2003). La couleur orale d'une langue avec notamment sa prosodie et ses intonations se laisse très difficilement représenter par écrit, hors de codages spécifiques qui n'étaient certes pas le souci premier des rédacteurs antiques et médiévaux. Lorsque toutefois les philologues orientent leurs recherches vers les exigences de la versification et de la prosodie oratoire latines, ils rencontrent alors un champ d'interaction fort entre écriture et parole. De toutes façons la séparation médiale, étant essentielle à toute langue ayant une culture écrite, doit être relativisée. Il en va de même dans le domaine conceptuel. En effet, le *continuum* qui va de l'écrit à l'oral est extrêmement plastique, quelle que soit l'image que l'on s'en fait (Banniard 1998b e 1998c). Supposer que l'écrit latin oblitère l'oral roman du VIII^e siècle ne correspond à la réalité documentaire qu'au prix d'importantes simplifications.

En effet sous l'état de langue écrite que nous désignons indistinctement par le vocable "latin" (même complété par quelques adjectifs, "barbare, rustique, incohérent...") gisent des fluctuations bien plus grandes que ne le laisse croire la classification binaire latin / roman. C'est dans ce cadre épistémologique qu'a à être posée la question des facteurs qui informent le choix des locuteurs dans l'émission de leurs messages. Le faisceau de ces facteurs intervient en intrication avec l'ensemble précédemment décrit auxquels ils sont étroitement reliés, fonctionnant en somme comme des unités pouvant entrer en résonance massivement parallèle avec lui. Les matrices de tri et de recombinaison peuvent commodément se ramener aux grands critères

définis en linguistique variationnelle, diastratique, diatopique, diaphasique, voire diamésique (la place de ce dernier critère ne me paraît pas claire). Cette répartition est suffisamment connue pour que je ne m'attarde pas sur elle afin de privilégier la question de son articulation à la topologie présentée initialement.

4.2. *Topologie II*

L'hyperlangue latine fluctue. Je préfère fluctuation à variation, parce que ce dernier terme implique l'existence d'une norme en soi, alors qu'en réalité elle est le plus souvent érigée de manière externe à la langue (c'est un paramètre culturel), aussi bien à l'époque classique qu'à l'époque tardive, sans que sa réalité soit bien assurée même dans les œuvres les plus huppées. Ce qui change en diachronie longue, c'est d'abord l'ampleur des fluctuations, puis le bornage de ces dernières (leur centre de gravité s'est déplacé). Si l'on prend un point de vue diastratique, en LPC, même le registre le plus spontané de la parole reste de structure latine. Mais au VIII^e siècle, ce registre est du protofrançais. Cette distinction, quoique nette, ne constitue pas un mur : comme je l'ai dit, le latin classique porte en lui une grande part des éléments primordiaux du protofrançais ; et inversement pour ce dernier. Enfin, il ne faut pas oublier – le tableau donné plus bas prévient ce genre d'erreur méthodologique – que toute une part du latin reste directement vive en ancien français. C'est pourquoi les réserves qu'expriment des spécialistes modernes sur les compétences langagières des contemporains carolingiens me paraissent parfois injustifiées : la typologie diachronique requiert autre chose que des classements à l'équerre.

Je laisse de côté ici le facteur diatopique pour insister sur le facteur diaphasique (Banniard 1996 ; Osterreicher 2001). Il y a peut-être là une question à creuser. Sous ce terme on entend la réaction immédiate du sujet parlant au contexte énonciatif. On peut sans inconvénient lui adjoindre le sujet écrivain. Mais je me demande s'il ne faudrait pas aussi ajouter un facteur spécifique distinct, que j'appellerai peut-être diaeautique (grec *eaautos*, 'soi-même'), le facteur de personnalité individuelle (la pulsion du soi), ceci afin de ne pas réduire les modalités d'énonciation (orale ou écrite) à la confluence des autres facteurs.

Cette modélisation associe donc en parallèle un ensemble de mémoires en état d'échanges permanents (topologie 1) à un ensemble organisateur en état de pilotage dynamique (topologie 2) :

MICHEL BANNIARD

{TOPOLOGIE I [A + B+ C] // TOPOLOGIE II [DIASTRATIQUE + DIATOPIQUE + DIAPHASIQUE + DIAEAUTIQUE]}

L'arrivée à la surface de la parole, que celle-ci soit appelée à être mise aussi par écrit ou à être transmise uniquement par oral passe par les multiples interactions entre ces différentes zones. Dans cette perspective, la cartographie de niveaux de langue différents n'est superposable ni à la cartographie de catégories contextuelles (champ de l'oralité), ni à la cartographie de genres littéraires (champ de la scripturalité). Les fluctuations traversent ces différents domaines, même si leur répartition en chacun se fait par paquets différenciables quantitativement. Pour sortir de cette schématisation abstraite, je proposerai des mises en ordre possibles de la répartition des registres (ou des niveaux, la terminologie n'est pas neutre, mais il est difficile de trouver un métalangage pour désigner ces catégories).

5. FAUX DUALISME ET VRAIES DISCONTINUITÉS

Les multiples registres du latin ancien (époque classique) et ceux du latin moderne (époque carolingienne) peuvent être ainsi décrits en une répartition sensiblement identique. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a pas de ligne de partage nette entre deux niveaux de langue, mais des nébuleuses successivement emboîtées les unes dans les autres. Mais la continuité du diasystème, bien assurée en latin ancien cède la place à une discontinuité bien repérable en latin moderne. Cette dernière expression n'est pas qu'un trait d'esprit; je l'emploie pour rappeler avec énergie la continuité de la parole transgénérationnelle du LPC au protofrançais. Mais bien entendu, à partir du VIII^e siècle, il existe un latin désormais dit 'médiéval' en ce sens qu'il est à des degrés variables une langue de culture acquise (Stotz tome 1 et tome 5).

5.1. *Registres en LPC* (Banniard à paraître; Müller 2001)

- I) *Latin relâché*: celui des surprises, des confits, des accidents, de l'intimité désordonnée, etc... Il n'est pas réservé au *vulgus*, mais peut très bien apparaître dans la bouche de l'élite, justement en situation hors norme. On le rencontre aléatoirement dans des graffitis, sur des tablettes...
- II) *Latin familial*: celui des échanges privés ou semi-publics dans les face à face non formalisés, mais plus ou moins contrôlés. On

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

le rencontre (sous la forme en général de séquences brèves incluses dans des énoncés de registre plus élevés) dans les lettres de Cicéron, dans les pièces de Plaute, dans certains passages d'Horace, etc...

- III) *Latin contenu*: celui par exemple des officiers subalternes, mais aussi celui des régisseurs (*villicus*) quand ils s'adressent au propriétaire de manière un peu surveillée ou d'un esclave domestique quand il s'entretient avec son maître de questions personnelles (éducation). Ce niveau de langue correspond au phénomène bien connu de la *mimésis*. Même un *rusticus* illettré peut imiter certains traits du latin soutenu.
- IV) *Latin soutenu*: celui des rapports solennels au sénat (*rationem reddere*, "rendre des comptes"), des généraux et des proconsuls de retour de mission, etc... en situation ritualisée.
- V) *Latin d'apparat*: celui des grands discours (*ars dicendi*, 'art de plaider') et de la philosophie (conférences, symposiums).

Je propose aussi un registre à distribuer entre le I) et le II) – ou à placer en séparément, o)? –: le latin technique: celui des marins, soldats, cochers de cirque, gladiateurs, artisans qui comporte ses propres boucles informationnelles, ses tics, son lexique, etc... Il ne forme évidemment pas une langue à part, mais s'incruste dans l'ensemble latinophone. Il a été repéré notamment sur des papyri, poteries, etc... (Feugères-Lambert 2004).

Ces registres, loin d'être séparés de manière étanche les uns des autres s'organisent plutôt en ensembles flous et mobiles en interaction réciproque. En outre, ils possèdent tous en commun l'essentiel du diasystème latin: déclinaisons, conjugaisons, syntaxe, vocabulaire, idiomatismes, phrasé. Chaque énoncé relève alors d'un travail de spécification à partir de et dans cette structure commune. Si je reprends la schématisation initiale, le diasystème latin est disponible dans la topologie I. Au moment de créer un énoncé, c'est la topologie II qui intervient. De la combinaison des I et de II naissent les registres latins, oraux ou écrits. Nous pouvons alors placer ces énoncés sur l'échelle qui vient d'être décrite. Cette modélisation évite de raisonner en termes dualistes et figés. Elle distingue le niveau culturel d'un locuteur de son niveau de langue: un sénateur peut parfaitement mettre du registre I dans sa bouche; un tavernier peut de même intégrer du niveau V. Tout est affaire de flux contextuel, de pulsion, etc... (Blanche-Benveniste 2005).

Ce principe entraîne plusieurs corollaires:

Tout trait marqueur de niveau V n'est pas condamné à être effacé

MICHEL BANNIARD

du diasystème en diachronie longue (évacuation de la zone A vers puis hors de C);

Tout trait marqueur du niveau I n'est pas destiné à être promu dans le diasystème (déplacement depuis B vers A et intégration);

iii) La métamorphose langagière à ce compte procède par écrémage et par sélection dans tous les registres. De ce fait, tous les documents écrits, même littéraires, apportent des matériaux pour comprendre la genèse qui a conduit de la latinophonie à la romanophonie.

Il est exact cependant que la résistance diastratique, nourrie du conservatisme culturel romain, a entraîné un ralentissement de l'évolution d'une partie de la langue écrite. Le rapport entre la langue écrite et la langue parlée s'est distendu en partie du III^e au VIII^e siècle. Mais la langue écrite n'a pas été monolithique pour autant. Entre le latin de registre V d'Avit de Vienne et les homélies de Césaire d'Arles, disons plutôt de registre IV, l'écart est évident. Toutefois, le fait que cet écart soit mesurable dans l'écrit montre que le champ documentaire échappe là aussi à un dualisme excessif (Banniard 2005a). L'étude de la latinité mérovingienne confirme largement cette conclusion, mais je me hâte d'aller vers le VIII^e siècle, d'emblée mis en cause en introduisant cette conférence.

5.2. Niveaux de langue dans le cadre des élites carolingiennes

Afin de rendre la question traitable en si peu de temps, je me concentrerai sur la question de la langue, écrite et parlée, dans le cadre des élites carolingiennes, autrement dit soit à proximité immédiate, soit au cœur même du pouvoir, de ses représentants, de ses intermédiaires, voire de certains de ses sujets (Banniard 2006, 2007a e 2007b). Je laisse de côté la non moins intéressante question de la parole en *theotisca lingua* (Haubrichs 1995): Charlemagne parlait le francique rhénan, bien différent de l'alémanique, en revanche assez proche du très vieil anglais... Y avait-il donc une norme et des registres communicationnels dans cette parole aussi? C'est plus que probable et sujet aussi à enquête. Je me bornerai au côté 'latin' pour proposer un échelonnage analogue à celui proposé pour l'époque du LPC, mais évidemment avec la spécificité propre à ce point de vue et à ce moment de l'histoire langagière:

- 1) *Protofrançais direct*: commandements à l'intérieur du palais adressés aux domestiques, esclaves, etc.... Oralité immédiate en accent local. Evidemment, sous le terme protofrançais, on comprendra toutes les variétés dialectales dont les contours sont en

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

- voie d'émergence (lorrain, champenois, wallon...);
- II) *Latin à phrasé protofrançais saupoudré de quelques latinismes aléatoires*: commandements lors de cérémonies solennelles collectives, rapports oraux de missions sur l'état d'abbayes, de corps d'armée, etc.... Oralité démarquée en diction plus soignée, mais en accent également roman;
 - III) *Latin à phrasé protofrançais combiné à des séquences plus franchement latines*, sorte de *lingua mixta*: rapports écrits de mission des *missi dominici*; capitulaires, notamment le *de uillis*; polyptiques; serments. Réalisation orale éventuelle en diction latinisante;
 - IV) *Latin en stylus simplex comprenant des séquences de protofrançais mieux masqué*: préambules des capitulaires; corps des lettres dans les correspondances; traités particuliers d'éducation. Réalisation orale éventuelle en restaurant la syllabation complète;
 - V) *Latin en sermo altus* ne comprenant plus que des séquences brèves de type roman: vies de saints réécrites; traités de théologie et de controverse doctrinale (*Libri carolini*); poésies soit de forme classique, soit rythmiques. Dans le cas de lecture à haute voix, l'oralité cherche à restaurer l'intégralité des syllabes écrites.

Écrits ou oraux, les registres de langue ainsi qualifiés étirent le *continuum* d'une manière globalement analogue à celle qui a été proposée pour l'époque classique du latin. Toutefois la situation linguistique est distincte. En LPC, entre le registre I et le registre V, il n'y a pas de différence de langue: l'ensemble des énoncés appartient au diasystème latin, même si la zone B alimente la surface de la parole et de l'écrit (en proportions le plus souvent différentes) en prototypes appelés à devenir romans. En 'latin' carolingien, les niveaux I à III appartiennent en fait au nouveau diasystème romanophone. Seuls les niveaux IV et V prolongent de manière majoritairement, mais pas totalement, artificielle, le diasystème du latin ancien. Cette modélisation n'est donc qu'assez peu compatible avec les représentations dualistes de type diglossique, même aménagé. La langue écrite du VIII^e siècle, même lorsqu'elle garde le vêtement du latin ancien fait très souvent une large part au latin moderne (Schneider 1977) qui a ainsi accès au "discursif de la distance".

6. NIVEAUX DIACHRONIQUES DANS LA MUTATION DU DIASYSTÈME

6.1. *Topologie III*

MICHEL BANNIARD

L'historicisation précise du changement langagier dans le cadre de cette modélisation reste à faire. Le premier travail est de détecter les différences entre strates par rapport à la longue durée, et, si possible, de les dater. Dans la logique de cette présentation, le dossier sera borné à la morphologie. Quatre catégories s'y laissent saisir:

6.1.1. Structures rémanentes

Tout ce qui traverse les siècles du latin au protoroman, et souvent au-delà.

		LATIN	PR
1	<i>Présent</i>	+	+
2	<i>Prétérit</i>	+	+
3	<i>Imparfait de l'imperfectum</i>	+	+
4	<i>Imparfait du perfectum</i>	+	+
5	<i>Subjonctif présent de l'imperfectum</i>	+	+
6	<i>Subj. imparfait du perfectum</i>	+	+
7	<i>Futur du perfectum</i>	+	+
8	<i>Marques suffixées de personnes</i>	+	+

Cette liste pourrait être facilement allongée, surtout si l'on tenait compte des formes, comme le subjonctif imparfait, dont la rémanence étant attestée en des zones et des temps limités à l'époque romane, avaient de fortes probabilités d'être encore en usage jusqu'en LPT2 inclus.

6.1.2. Structures innovantes

Ces dernières sont les créations dont la généralisation contribue puissamment au changement de diasystème:

- 1 *Passif analytique à l'imperfectum*
- 2 *Passé analytique (passé dit composé)*
- 3 *Nouveau futur du présent en -R-*
- 4 *Nouveau futur de l'imparfait en -R-EI (nouveau conditionnel)*
- 5 *Réfléchis en se/ sibi*

L'émergence de ces nouvelles formes est accomplie au VIII^e siècle. Elles sont bien attestées de manière directe dans les textes romans à partir du IX^e siècle et de manière indirecte dans les textes latins de LPT2. En leur prêtant une émergence selon le modèle exponentiel

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

précédemment proposé, elles deviennent alors massivement présentes dans l'ordre syntagmatique. Leur repérage par les lettrés contemporains des faits ne va toutefois pas de soi, parce que les deux premières catégories ont une longue histoire derrière elles (elles ont un 'alibi' identitaire) et que la troisième, nettement plus neuve, peut se confondre assez facilement avec le futur 2 qui était lui aussi en [R].

6.1.3. Structures métastables

Ces structures sont constituées par des formes dont le statut n'est ni fixé ni figé dans la parole collective. Elles peuvent être soit en voie de minorisation avant élimination ultérieure éventuelle, soit recevoir un nouveau statut qui les fera glisser d'une catégorie à l'autre, ce dernier remaniement étant souvent associé à une régionalisation.

- 1 *Imparfait du perfectum (plus que parfait)*. Cette forme qui se maintient partiellement en PF, puis en AFC archaïque reste vivante en occitan médiéval. C'est aussi le cas en castillan, avec un nouveau statut (subjunctif II).
- 2 *Futur du perfectum (futur II), confondu avec le subjunctif du perfectum*. Cette forme de futur en -R- concurrence le futur I avant d'être détrônée par le nouveau futur. Éliminée de l'espace roman, elle perdure en ancien castillan et en ancien portugais, une fois replacée dans la case d'un nouveau subjunctif futur.
- 3 *Génitifs synthétiques en -oro-*. Après avoir empiété sur les autres déclinaisons, et été attestés sous formes rémanentes, ils ne disparaissent que tardivement de la parole collective.

6.1.4. Structures évanescentes

Sans être totalement disparues de la parole collective, ces formes sont assez largement réservées à la parole des lettrés. Même chez ces derniers, elles sont rares avant la réforme carolingienne. Elles peuvent surgir de façon «quantique» chez les illettrés à la faveur notamment de l'effet attractif de la parole lettrée (mimétisme langagier):

- 1 *Génitifs singuliers en -i et en -is, pluriels en -um*
- 2 *Ablatifs/ Datifs pluriels en -ibus*
- 3 *Neutres pluriels en -a*
- 4 *Passifs synthétiques en -ur*

Cela signifie que des coupes, disons séculaires, dans cette évolution devraient nous aider à cartographier la transition diachronique et précisément à introduire de l'histoire et de la périodisation de manière suffisamment nuancée pour ne pas trop trahir la réalité langagière *in vivo*.

Un schéma simplifié de quelques strates donnerait:

- I) LPT₁, III^e siècle, Marseille: toutes les formes des structures 1, 3, 4 sont dans le diasystème. Les formes de la structure 2 sont au stade initial;
- II) LPT₂, VI^e siècle, Tours: les formes des structures 1 et 3 sont dans le diasystème; les formes de la structure 4 sont aux marges; les formes de la structure 2 commencent à y prendre place.
- III) PF, VIII^e siècle, Paris: les formes de la classe 2, émergées et généralisées, entrent en combinaison avec les formes de la classe 1, instaurant le nouveau diasystème. Les formes de la classe 3 sont refoulées aux marges. Les formes de la classe 4 ont disparu (Banniard 2002a; Nelson 1990).

En conclusion générale à cette contribution, je soulignerai quatre points.

- i.* La représentation dualiste de la réalité langagière de ces siècles devrait céder la place à une modélisation bien plus complexe qui tienne compte de l'étendue des fluctuations et de la richesse évolutive du latin, même écrit.
- ii.* Il apparaît qu'a existé une véritable zone de discontinuité langagière au VIII^e siècle (Glessgen 2007). A partir de cette période, la structuration de la langue parlée en un nouveau diasystème est achevée.
- iii.* L'opposition entre oralité romane et écriture latine ne saurait être maintenue sous la forme radicale qui lui a été trop souvent attribuée. Dès le VIII^e siècle, les niveaux de langue écrite en latin dit carolingien reflètent fréquemment l'oralité protofrançaise, fût-ce en acrolecte.
- iv.* Une fois que l'écart graphie / phonie a été réduit avec l'apparition des premiers monuments littéraires romans devrait se poser la question de l'accès de l'oralité à l'écrit discursif. Les vers du *Saint Léger*, si l'on leur appliquait les mêmes critères que ceux précédemment invoqués (et critiqués ici), ne sauraient représenter la langue du X^e siècle, pas plus que les diplômes carolingiens celle du VIII^e. Nous avons, comme vous le voyez, de quoi discuter.

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

7. SÉQUENCES ATTESTÉES

Ces séquences forment évidemment un corpus trop bref et disparate, mais qui devrait tout de même illustrer de manière probante les propositions avancées.

7.1. *Fluctuations en latin ancien. Emergence contextuelle du pronom sujet*

PLAUTE, *Captiui*, v. 442-444: TYNDARE: *Haec per dexteram tuam te dextera retinens manu!* Opsecro, *infidelior mihi ne fuas quam ego sum tibi. Tu hoc age; tu mihi erus nunc es, tu patronus, tu pater.*

Cette fluctuation est étroitement liée au contexte énonciatif et à la mise en scène. Le prototype d'une migration à gauche du morphème suffixé de personne est donc disponible dès cette époque dans le paradigme des verbes conjugués (facteurs diaphasique et diaeautique). Mais le latin parlé ne généralisera pas ce prototype, qui ne se grammaticalisera que plus de mille ans plus tard dans certaines langues romanes (spécialement évolutives de ce point de vue).

7.2. *Fluctuations en latin ancien. Multiplication contextuelle des complémenteurs pronoms*

PLAUTE, *Captiui*, v. 829-834: HEGION: *Quae illaec est laetitia quam illic largitur mihi?!* ERGASILE: *Heus ubi estis? Ecquis hic est? Ecquis hoc aperit ostium?!* HE. *Hic homo ad cenam recepit se ad me.* ERG. *Aperite hasce ambas fores! Prius quam pultando assulatim foribus exitium affero.* HE. *Perlubet hunc hominem colloqui: Ergasile!!* ERG. *Ergasilum qui uocat?!* HE. *Respice.* ERG. *Fortuna quod tibi nec facit nec faciet, hoc me inbes...*

La richesse des complémenteurs pronoms (bien attestée, comme on le voit, contrairement aux assertions infondées de telle étude récente, Salvi 2004) est là aussi provoquée par une fluctuation énonciative. Pour le dire en d'autres termes, le diasystème de l'oralité latine concentre ici une part de ses éléments disponibles aux marges d'un supposé énoncé standard (autrement dit des occurrences à probabilité d'apparition supérieures aux autres). Des études quantitatives sur corpus larges permettront peut-être de tracer une zone de transition / séparation d'avec le diasystème roman.

7.3. *Fluctuations en latin ancien. Phrasés en oralité immédiate*

CICÉRON, *Fam.*, 279 (à Atticus): I. *Ille et tibi et sibi uisum et ita se domi ex tuis*

MICHEL BANNIARD

audisse...// et, ut me inbet Acastus, confido te iam ut uolumus ualere. 2.... si me amas...// 5. Quaeso, quid nobis futurum est?

281, (à Atticus): 1. *Dederam equidem L. Saufeio litteras et dederam ad te unum quod...// Sin iam illas accepisti...// 9. Diungere me ab illo uolo.*

284, (à Tiron): 2. *Ego ualde suspenso animo exspecto primum te silicet, deinde Marionem...*

285, (à Tiron): 3. *Ego puto te bellissime...decursurum.*

286, (à Tiron): 1. *Vide quanta sit in te suavitas.*

287, (à Tiron): *Cura igitur te et confirma.*

291, (à Atticus): 11. *Ille mihi litteras blandas mittit.*

301, (à Atticus): 3. *Per fortunas! Quale tibi consilium Pompei uidetur?// 4. Haec tu mihi explica...*

Cette série d'occurrences n'a pas d'autre but que de montrer que l'opposition distance/ proximité est ici abolie: le locuteur a construit ses énoncés dans un face-à-face qui pour être imaginaire n'en est pas moins linguistiquement à la fois efficace et réel.

7.4. *Fluctuations en latin moderne (carolingien)*

* 768, Niveau 2/3.

[CbLA, t. XV: 26-27]: *Vnde praedictus Gerardus comes dedit in responsis, quod <<ipsum teloneum aliter non contendebat nisi quomodo antecessores illius qui comites fuerunt ante illum, ita ipsum ad suam partem retinebat>>.*

Ita contra eum intedebant et ostendebant preceptum Dagoberti regis, qualiter <<ipsum marcatum stabilisset in ipso pago et postea cum omnes teloneos ad partem sancti Dionisii delegasset ac firmasset>>.

Sous la graphie latinisante apparaissent des énoncés, signalés entre crochets <<>>, qui sont linguistiquement du protofrançais en acrolecte juridique. Je renvoie pour l'analyse détaillée de ces documents à Banniard (2008b). Et pour aider à la reconnaissance de ce protofrançais, voici une reconstitution de sa phonie autrement dit la prononciation réelle du comte et des représentants de Saint Denis que masque le vêtement latinisant dont il convient de le dévêtir (Banniard 2003; Lüdtkke 2005; Wright 1982):

... [ke "éss(o) telony(o) autre ne contendéiet {nizi} com antsessours lüi ki contes fûrent (av)ant (el)lo, [ita] éss(o) a sa part(e) retengeiet"]...

... [et ostendéient prétsétt(o) Dagobert rey(ye) "{qualiter} esso martchîé establist en éssô pay(yo) et püis con onnes telony(o)s ap part(e) saint Denis delgast af firmast"]].

MIGRATIONS ET MUTATIONS EN LATIN PARLÉ

Les crochets {} indiquent où j'ai renoncé à faire la conversion graphie/phonie par prudence. Les parenthèses () signalent les possibles apocopes. Le soulignement indique l'accent tonique (très marqué en PF, comme en LPT2). J'ai aussi inclut quelques phénomènes vraisemblables de phonétique syntactique (*ac firm-* > *af firm*). Si arbitraire que soit cette reconstitution, je suggère de la lire à haute voix: la présence du PF est alors immédiate (et non pas 'médiale').

* 800, Niveau 1/2 (Bischoff 1984)

Basilica sancti Dionysii, <ubi beatissimus corpus suus requiescet>, habet de longo pedes CCLXV. De latius pedes CIII. De alto usque ad camerato habet Pedes LXXV... In summo sunt intus illa ecclesia columnas inter totum XC. Excepto habet foras per illos porticos de illa ecclesia columnas capitales LVIII, alias columnas minores XXXVII... Habet ipsa ecclesia luminaria mille CCL et mittunt in illa luminaria de oleo modios VIII et <ad uno quemque> festa in anno semper per tres uices. Et habet in illa ecclesia portas paratas de auro et argento II. Alias portas habet paratas de iborio et argento II. Excepto habet hostias II paratas de iborio et de argento <Dagoberto regis bone memorie>, qui tale monasterio construxit, et Pippino regi Francorum, qui tale ecclesia per sua iussione post mortem suam fecerunt filii sui <domnus rex Carolus et Carlemannus>...

Les passages entre crochets simples <> signalent les rares passages en latin ancien (autrement dit ici archaïsant). Mais tout le passage est du pur protofrançais technique: morphologie, syntaxe, lexique, idiomatismes et phrasé ouvrent bel et bien l'accès à l'oralité directe romane de ce spécialiste pourtant bien intégré au renouveau culturel et artistique carolingien (Stiegemann - Wemhoff 1999). Pour une analyse plus détaillée de ce niveau de langue, on se reportera ailleurs (Banniard 2008a).

* 800, Niveau 1

Polyptyque d'Irminon (éd. Longnon, Paris 1895).
Breve de villa supra Mare [t. 2, p. 272]: 3. *Ilmagarius colonus et uxor eius colona Hildegardis. Qui habent infantes VIII... Tenet mansum ingenuilem I de terra, in terra arabili et pratium de bunuaria II et dimidium. Solvit ad hostem omni anno multonem I; ad<tertium annum porcum I; ad tertium annum uervecem I... Et facit caropera usque per silvam Waveram et navigium usque ad monasterium; et trahit fimum de curte dominica quantum in una die trahere poterit.*

Ce langage notarial est également directement du protofrançais à peine toiletté (l'orthographe fait illusion, Banniard 2008b).

* 802, Niveau 2/3

Monumenta Germaniae Historica, Capitularia Regum Francorum, 34: 101-102

MICHEL BANNIARD

Item aliud Sacramentale qualiter repromitto ego: <<domino Karolo piissimo imperatori, filio Pippini regis et Berthane, fidelis sum, sicut homo per dicitum debet esse domino suo, ad suum regnum et ad suum rectum. Et illud sacramentum, quod iuratum habeo, custodiam et custodire volo, in quantum ego scio et intellego, ab isto die in antea>>. Sic me adiuvet Deus, qui coelum et terram creavit, et ista sanctorum patrocinia.

Sous le vêtement latinisant, la séquence délimitée entre crochets doubles <<>> présente un état de langue qui est en fait, avec 40 ans d'avance, celui des serments de Strasbourg. C'est du protofrançais de niveau solennel maquillé en latin grammatical par l'orthographe: mais l'oralité de l'élite carolingienne à la latinophonie très évoluée, comme on le voit, est bien là, clairement identifiable (Banniard 2008b).

* 811, Niveau 3/4 (MGH, CRF, 74: 166-167)

Capitulare Bononiense, 811, oct.

1. *Quicumquque liber homo in hostem bannitus fuerit et venire contempserit, plenum heribannum, id est solidos sexaginta persolvat, aut si non habuerit unde illam summam persolvat, semetipsum pro wadio in servitium principis tradat, donec per tempora ipse bannus ab eo fiat persolutus; et tunc iterum ad statum libertatis suae revertatur. Et si ille homo qui se propter heribannum in servitium tradidit, in illo servitio defunctus fuerit, heredes eius hereditatem, quae ad eius pertinent, non perdant, nec libertatem, nec de ipso heribanno obnoxii fiant.*
2. *Vt non per aliquam occasionem nec de wacta nec de scava nec de warda nec pro beribergare neque pro alio banno, heribannum comis exactare praesumat nisi missus noster prius heribannum ad partem nostram recipiat et ei suam tertiam partem exinde per iussionem nostram donet. Ipse vero heribannus non exactetur neque in terris neque in mancipiis sed in auro et argento, palleis atque armis et animalibus atque pecoribus sive talibus speciebus quae ad utilitatem pertinent.*
6. *Vt in hoste nemo parem suum vel quemlibet alterum hominem bibere roget. Et quicumque in exercitus inventus fuerit, ita excommunicetur ut in bibendo sola aqua utatur, quosque male fecisse cognoscat.*

Nous avons ici un latin plus relevé, mêlant formes anciennes et formes modernes (d'où l'attribution aux niveaux 3/4), avec l'inclusion d'un nombre élevé de mots clefs d'origine francique.

* 860, MGH, CRF, t. 2: 157 sq.

Illis hominibus, qui contra me sic fecerunt, sicut scitis, et ad meum fratrem uenerunt, propter Deum et propter illius amorem et pro illius gratia totum perdono, quod contra me misfecerunt et illorum alodes de hereditate et de conquisitu et quod de donatione nostri senioris habuerunt, excepto illo, quod de mea donatione uenit, illis concedo, si mihi firmitatem fecerint, quod in regno meo pacifici sint et sic ibi vivant, sicut christiani in christiano regno uiuere debent...

C'est l'armistice de Coblençe. Les quelques formes archaïsantes qui émaillent le document ne doivent pas nous empêcher de discerner là aussi l'acrolecte roman dans lequel il est énoncé et surtout la continuité évidente avec les serments de 802 et les serments de Strasbourg (Banniard 2003).

Je ne voudrais pas terminer mon propos sans prendre même brièvement en considération les propositions de nouvelles modélisation tracées dans ces séminaires à Bergame à partir des travaux les plus récents de sociolinguistique autour des notions de bilinguisme social, de dilalie, de diacrolectie et de bidialectalisme (Guerini-Molinelli, dans ce volume). En dépit de toute l'adresse conceptuelle déployée par ses promoteurs, je reprocherais à toutes ces classifications d'être toutes justement binaires, comme l'indique clairement leur préfixe *di-*, effet de dualisme qui est aggravé par le fait que tous les tableaux reposent sur une opposition entre variété A et variété B. Or précisément, la situation carolingienne (disons de 750 à 850) n'entre pas du tout dans ce système binaire: tant l'oralité que la scripturalité s'étagent en au moins cinq niveaux et les usagers de ces niveaux ne se réduisent pas à deux catégories. Penchons-nous par exemple sur la colonne 'Dilalie' en suivant les quatre critères proposés pour tracer une typologie, de a) à d). Pour a) la distance structurale est nette entre les niveaux 1 et 5 de la modélisation que je propose, mais réduite entre 1 et 3 et plus forte entre 3 et 5. De ce fait, la simplification en une opposition binaire A/ B impossible. Pour b), il est peu probable que le niveau 5 apparaisse en conversation ordinaire; mais le 4 n'est pas impossible en situation spéciale et le 3 fort accessible dans des contextes spécifiques (mais non rarissimes). Pour c), les niveaux 1 à 3 sont apprenables comme langue maternelle selon les catégories sociales; les 4 et 5 non, effectivement. Pour d), la différence fonctionnelle n'est pas non plus binaire: le niveau 2 sert à l'administration fiscale; le 3 à des rapports politiques de haut niveau...

Si je prends à présent la 'Diacrolectie', cela suppose acquise la différence A (latin ancien)// B (latin moderne), ce qui n'est pas prouvé à ce moment sous cette forme justement duale. Mais admettons-le quand même. Oui, entre les niveaux 1-3 et 4-5, il existe une nette différence linguistique. Mais le niveau 3 brouille la frontière lors des usages tant non soutenus que soutenus. Et lui aussi, qui figure comme médiateur entre le passé et le présent langagier, peut être acquis comme langue maternelle (ouvrant rapidement à la maîtrise au moins du niveau 4). Enfin, les différences fonctionnelles ne sont pas là non plus automatiques.

MICHEL BANNIARD

Encore une fois, ce dualisme en {*di* + A/B} appauvrit considérablement le domaine étudié parce qu'il contraint constamment à ériger en distinction radicale l'opposition oralité / scripturalité, opposition bien plus fondée sur un artefact de la recherche contemporaine que sur la réalité sociolinguistique étudiée sur pièces des siècles considérés. La modélisation scientifique de la situation sociolinguistique de la période 700-900 devrait encore nous occuper longtemps.

ABRÉVIATIONS/ TERMINOLOGIE

- CRD:** Cas Régime Direct (PF, AFC)
CRI: Cas Régime Indirect (PF, AFC)
CRIP-: CRI non prépositionnel (PF, AFC)
CRIP+: CRI prépositionnel (PF, AFC)
LPC: Latin Parlé d'époque Classique [-200 / + 200]
LPT: Latin Parlé Tardif [III^e-VII^e siècle]
LPT1: LPT de phase 1 [III^e-V^e siècle] (LPT «impérial»)
LPT2: LPT de phase 2 [VI^e-VII^e s.] (LPT 'mérovingien' en Gaule; 'wisigothique' en Espagne; 'lombard' en Italie).
PR: Protoroman (VIII^e s.).
ZT1: Zone Transitionnelle 1 [150-250] (du LPC au LPT1).
ZT2: Zone Transitionnelle 2 [450-550] (du LPT1 au LPT2).
ZT3: Zone Transitionnelle 3 [650-750] (du LPT2 au PR).
PF: Protofrançais (VIII^e s.).
AFC: Ancien Français Classique (IX^e-XIII^e s.).
AFT: Ancien Français Tardif (XIV^e-XV^e s.).
ZT4: Zone Transitionnelle 4 [1250-1300] (de l'AFC à l'AFT).

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Andler D., 2004, *Introductions aux sciences cognitives*, Paris, Gallimard.
 Atsma H. - Vezin J., 1981, in, *Codices Latini Antiquiores, Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century*, t. XIII, *France I*, Bruckner A. - Marichal R. (eds.), Zurich, Dietikon.
 Atsma H. - Vezin J., 1982, in, *Codices Latini Antiquiores, Fac-Simile edition of the Latin Charters prior to the ninth Century*, t. XIV, *France II*, Bruckner A. - Marichal R. (eds.), Zurich, Dietikon.
 Banniard M., 1992, *Viva voce. Communication écrite et communication orale du IV^e au IX^e siècle en Occident Latin*, Paris, Institut des études

- augustiniennes.
- Banniard M., 1995, *La cité de la parole. Saint Augustin entre la théorie et la pratique de la communication latinophone*, «Journal des savants», 1995(2): 283-306.
- Banniard M., 1996, *Oralité et formes marquées: expressivité et changement langagier*, in *Lingua latina 5, L'oralité en latin (coll. de Paris-IV)*, Cl. Moussy (éd.), Paris, PUPS: 69-83.
- Banniard M., 1998a, *Diasystèmes et diachronies langagières du latin parlé tardif au protofrançais III^e-VIII^e s.*, in *La transizione dal latino alle lingue romanze*, J. Herman (ed.), Tübingen, Niemeyer: 131-153.
- Banniard M., 1998b, *Variations langagières et communication dans la prédication d'Augustin*, in *Augustin prédicateur (395-411)*, G. Madec (éd.), Paris, Institut des études augustiniennes: 73-93.
- Banniard M., 1998c, *Niveaux de langue et communication latinophone d'après et chez Ambroise*, in *Nec timeo mori, Atti del cong. int. di studi ambrosiani*, L. F. Pizzolato (a c. di), Milano, Vita e Pensiero. Pubblicazioni dell'Università Cattolica: 513-536.
- Banniard M., 2002a, *La réception des carmina auliques: niveaux de latinité et niveaux de réception à la fin du VIII^e siècle.*, in *Am Vorabend der Kaiserkrönung*, J. Jarnut (ed.), Berlin, Akademie-Verlag: 35-49.
- Banniard M., 2002b, *Diasystème latinophone et interactions communicationnelles (III^e-VIII^e s.)*, in *Les langues de communication: quelles propriétés structurales préalables ou acquises?*, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, François J. (éd.), Louvain-Paris, Peeters: 47-64.
- Banniard M., 2003, *Changements dans le degré de cohérence graphie / langage: de la notation du phrasé à la notation de la phonie (VIII^e-XI^e siècle)*, «Medioevo Romano», XXVII/2: 178-99.
- Banniard M., 2004, *Continuité et discontinuité langagières: autour de la notion d'inversion des hiérarchies (III^e-VIII^e s.)*, «Aemilianense - Revista Internacional sobre la Genesis y los Origenes Historicos de las Lenguas romances», 1: 13-31.
- Banniard M., 2005a, *Niveaux de langue et communication latinophone*, «Atti delle Settimane», LII, *Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo: 155-208.
- Banniard M., 2005b, *Prototypes latins de migration à gauche des morphèmes suffixés*, «L'Information grammaticale», 107: 3-7.
- Banniard M., 2005c, *L'ancien français, mémoire du latin*, in *Mélanges Cl. Thomasset*, O. Soutet (éd.), Paris, Presses de l'Université Paris-

MICHEL BANNIARD

Sorbonne: 21-36.

Banniard M., 2008a, *Du latin des illettrés au roman des lettrés. La question des niveaux de langue en France (VIII^e-XII^e siècle)*, in *Entre Babel et Pentecôte, Différences linguistiques et communication orale avant la modernité (VIII^e-XVI^e s.)*, P. Von Moos (éd.), Berlin, LIT Verlag: 269-286.

Banniard M., 2008b, *Niveaux de langue et efficacité pragmatique dans les serments carolingiens*, in *Oralité et lien social au Moyen-Age (Occident, Byzance, Islam): parole donnée, foi jurée, serment*, M. F. Auzépy (éd.), Paris, Association des amis du Centre d'histoire et civilisation de Byzance: 43-61.

Banniard M., 2009, *Niveaux de compétence langagière dans les élites carolingiennes: du latin quotidien au latin d'apparat*, in *La culture du haut Moyen Age. Une question d'élites?*, Actes du colloque de Cambridge, 5-6 Sept. 2007, F. Bougard - R. Le Jan, R. McKitterick (éds.), Tournhout, Brepols: 39-62.

Banniard M., à paraître, *Spoken Latin. The latinophonia, first linguistic community of Europa*, in *Les langues de l'Union Européenne*, C. Delcourt (éd.), Bruxelles.

Bischoff B., 1984, *Anecdota nouissima. Texte des vierten bis sechszehnten Jahrhunderts*, Stuttgart, Quellen Und Untersuchungen Zur Lateinischen Philologia Des Mittelalters.

Blanche-Benveniste Cl., 2005, *De la spécificité de l'oral*, in in Van Deyck R., R. Sornicola & J. Kabatek (eds.), *La variabilité en langue*, Bd. II: *Les quatre variations*, Gand, Communication & Cognition: 45-64.

Bremer E. - Jarnut J. - Richter M. (eds.), 2006, *Language of Religion, Language of the People*, Munich, Wilhelm Fink Verlag.

Butler S., 2003, *Structure and fonction. A guide to three major structural-functional theories*, 2 vol., Amsterdam, John Benjamins.

Croft W., 2000, *Explaining Language Change. An evolutionary Approach*. Harlow, Longman Linguistic Library.

Dolbeau F. (éd.), 1996, *Vingt-six sermons au peuple d'Afrique*, Paris, Etudes augustiniennes.

Feugères M. - Lambert P. Y. (éds.), 2004, *L'écriture dans la société galloromaine*, «Gallia», 61.

François J., 2004, *Le fonctionnalisme linguistique et les enjeux cognitifs*, in *La linguistique cognitive*, Fuchs C. (éd.), Paris, Ophrys & Maison des Sciences de l'Homme: 99-134.

Frugoni C., 2005, *La grammatica dei gesti. Qualche riflessione*, «Atti delle Settimane», LII, *Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spole-

to, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo: 895-936.

Fuchs C. (éd), 2004, *La linguistique cognitive*, Paris-Gap, Ophrys & Maison des Sciences de l'Homme.

Glessgen M. D., 2007, *Linguistique romane. Domaine et méthodes en linguistique française et romane*, Paris, Armand Colin.

Grundmann H., 1958, *Litteratus-Illitteratus, Die Wandlung einer Bildungsnorm vom Altertum zum Mittelalter*, «Archiv für Kulturgeschichte», 40: 1-65.

Haubrichs W., 1995, *Geschichte der deutschen Literatur von den Anfängen bis zum Beginn der Neuzeit*, t. I/1, *Die anfänge: Versuche volkssprachiger Schriftlichkeit im frühen Mittelalter*, Tübingen, Niemeyer.

Hernandez Alonso C., 2003, *A vueltas con el origen del castellano*, in *Lengua romance en textos latinos de la Edad Media. Sobre las orígenes del Castellano escrito*, Perdigüero Villareal Hermogenes (éd.), Burgos, Universidad de Burgos: 139-145.

Jackendoff R., 2002, *Foundations of language. Brain, Meaning, Grammar, Evolution*, Oxford, Oxford University Press.

Kabatek J., 2005, *Existe-t-il un cycle de grammaticalisation de l'article dans les langues romanes?* in *La variabilité en langue*, R. Van Deyck - R. Sornicola - J. Kabatek (eds.), t. II: *Les quatre variations*, Gand, Communication & Cognition: 139-173.

Koch P. - Osterreicher W., 2001, *Langage parlé et langage écrit*, «LRL» 1/2: 584-627.

Kramer J., 1998, *Warum die Alltagssprache des 6. Jh. nicht zur Literatursprache wurde*, in *La transizione del latino alle lingue romanze*, J. Herman (hrsg.), Tübingen, Niemeyer: 27- 40.

Langeli Bartoli A., 2005, *Le sacre scritture*, «Atti delle Settimane», LII, *Comunicare e significare nell'alto medioevo*, Spoleto, Centro Italiano di Studi sull'Alto Medioevo: 653-682.

Lot F., 1931, *A quelle date a-t-on cessé de parler latin en Gaule?*, «ALMA», 6: 97-159.

Lüdtke H., 2005, *Der Ursprung der romanischen Sprachen. Eine Geschichte der Sprachlichen Kommunikation*, Kiel, Westensee-Verlag.

Müller R., 2001, *Sprachbewusstsein und Sprachvariation im lateinischen Schriftum der Antike*, München, Beck.

Nelson Janet L., 1990, *Literacy in Carolingian government*, in *The uses of Literacy in early medieval Europe*, R. McKitterick (ed.), Cambridge, Cambridge University Press: 258-295.

Norberg D. L. (éd.), 1982, *Gregorii Magni opera. Registrum epistolarum*, Turnhout, Brepols, 2 vols.

Osterreicher W., 2001, *Sprachwandel, Varietätenwandel, Sprachgeschichte*, in *Folgen und Folgen von Schriftlichkeit und Mundlichkeit*, U.

MICHEL BANNIARD

Schaefer - E. Spiedelmann (hrsg.), Tübingen, Narr Verlag: 217-248.

Osterreicher W., 2006, *Historisch-vergleichende Sprachwissenschaft und Sprachtypologie im Spannungsfeld der Historizität der Sprache*, in *Was kann eine vergleichende romanische Sprachwissenschaft heute (noch) leisten*, W. Dahmen - G. Holtus (hrsg.), Tübingen, Narr Verlag: 69-99.

Salvi G., 2004, *La formazione della struttura di frase romanza. Ordine delle parole e clitics dal latino alle lingue romanze antiche*, Tübingen, Niemeyer.

Schneider R., 1977, *Schriftlichkeit und Mundlichkeit im Bereich der Kapitularien*, in *Recht und Schrift im Mittelalter*, P. Classen (hrsg.), Sigmaringen, Thorbecke: 257-280.

Ségui J., 2004, *Perception du langage et modularité*, in *Introduction aux sciences cognitives*, D. Andler (éd.), Paris, Gallimard: 135-156.

Stewart I., 1994, *Dieu joue-t-il aux dés? Les nouvelles mathématiques du chaos*, Paris, Flammarion.

Stiegemann C. - Wemhoff M., 1999, *Kunst und Kultur der Karolingerzeit. Karl der Grosse und Papst Leo in Paderborn*, Mayence, Beck.

Stotz P., 1996-2004, *Handbuch zur lateinischen Sprache des Mittelalters*, 5 vols., München, Beck.

Van Acker M., 2007, *Vt quique rustici et inlitterati bec audierint intellegant. Hagiographie et communication verticale au temps des mérovingiens (VII^e-VIII^e s.)*, Turnhout, Brepols.

Van Deyck R. - Sornicola R. - Kabatek J. (éds.), 2004, *La variabilité en langue, Langue parlée et langue écrite dans le présent et dans le passé*, tome 1, Gand, Communication & Cognition.

Van Deyck R. - Sornicola R. - Kabatek J. (éds.), 2004, *La variabilité en langue, Les quatre variations*, tome 2, Gand, Communication & Cognition.

Varvaro A., 1995, *Problemi di sociolinguistica nelle origine delle lingue romanze*, in *Kulturwandel im Spiegel des Sprachwandels*, K. E. Lönne (hrsg.), Tübingen, Francke: 31-39.

Velazquez I., 2003, *Latine dicitur. Vulgo vocant. Aspectos de la lengua escrita y hablada en las obras gramaticales de Isidoro de Sevilla*, Logrono, Fundación San Millán de la Cogolla.

Wright R., 1982, *Late Latin and Early Romance in Spain and Carolingian France*, Liverpool, Cairns.

Wright R., 2003, *A Sociophilological Study of Late Latin*, Turnhout, Brepols.

Fornex 21 7 2008Explicit Feliciter